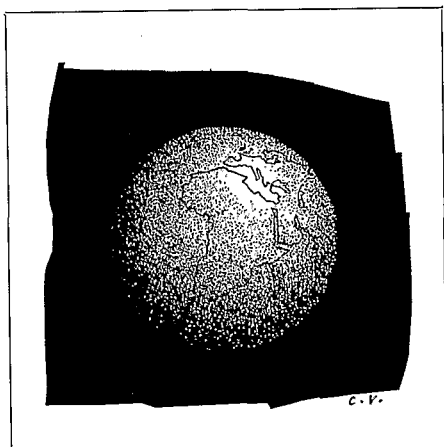


Alain BIROU

Appropriation de l'espace et pouvoirs dominants

Dans un monde atomisé en secteurs contradictoires, chacun de nous, morcelé lui-même en savoirs et savoirs-faire sans unité, éprouve une extrême difficulté à penser unitairement et globalement un problème. Peut-être même en sommes-nous arrivés à ce seuil de non retour où certaines questions n'ont pas de sens et n'émergent plus dans nos consciences « radarisées » par l'environnement. Ainsi, par exemple, quel est le but essentiel de la vie sociale des hommes sur la planète?



Notre propos est de porter le regard sur la manière dont les sociétés s'approprient inégalement l'espace et d'examiner quels pouvoirs dominants s'y exercent. Aujourd'hui, les uns s'interrogent sur les problèmes urbains, sur l'aménagement, sur l'espace rural. Ailleurs, on étudie les développements régionaux et l'on recherche les causes des inégalités des diverses régions du globe.

Je voudrais poser ici quelques problèmes qui me semblent au carrefour de toutes ces recherches : ils concernent l'espace comme donnée humaine fondamentale. Je procéderai en deux grandes étapes :

- 1° la manière dont les hommes vivent la réalité de l'espace et se l'approprient;
- 2° le rôle des pouvoirs dans l'occupation de l'espace.

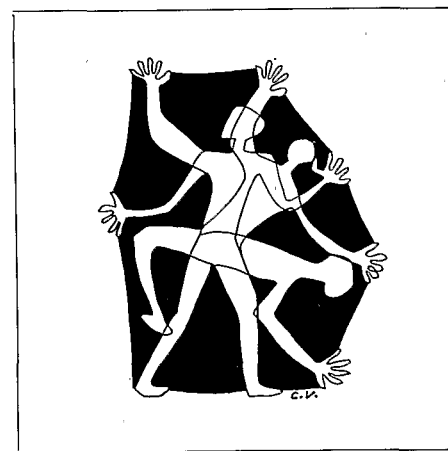
L'APPROPRIATION DE L'ESPACE PAR LES HOMMES EN SOCIÉTÉ

Sous cette rubrique, nous examinerons ce que représente l'espace pour l'homme,

la manière dont il est approprié ou même possédé, les formes d'action qu'il suscite selon son épaisseur sociale, les oppositions entre diverses représentations qu'on s'en fait et la prédominance progressive d'un espace dominé par le système technico-industriel.

Les représentations de l'espace

« Nous vivons sur des notions très vagues, très grossières, qui d'ailleurs vivent de nous », a écrit Paul VALÉRY. La notion d'espace est peut-être celle que nous croyons posséder le mieux et qui nous possède le plus. Car l'espace est le contenant de notre propre corps, la trame de nos mouvements et de nos déplacements,



le champ de notre action. Défini par les dictionnaires comme milieu homogène indéfini dans lequel sont situés les objets sensibles, l'espace est toujours un personnage mystérieux partout présent et partout voilé. Comme Janus, il a deux visages; car l'espace éprouvé et vécu n'est jamais le même que l'espace réfléchi et pensé. Le sentiment de vivre dans l'espace donné est différent du calcul d'occupation d'un espace conquis.

Dans le dictionnaire de JOUBERT de 1732, l'espace était encore d'après son étymologie une réalité ouverte, qui se déployait en avant. La notion pouvait s'appliquer au temps aussi bien qu'au lieu.

Avec l'emprise progressive de la raison scientifique, le concept d'espace s'est conformé aux fonctions et aux visées de la science en général, à son type de ratio-

nalité et aux sciences particulières avec leur objet spécifique (Espaces physico-chimique, géométrique, mécanique, géographique, etc.). Chacun de nous aujourd'hui, plus ou moins spécialisé dans une discipline particulière, se construit sa propre représentation rationnelle de l'espace. C'est ainsi que H. POINCARÉ appelle *espace proprement dit l'espace géométrique* (qui fait l'objet de la géométrie). Il trouve quatre propriétés caractéristiques de cet espace : « il est continu; il est infini; il a trois dimensions; il est homogène, c'est-à-dire que tous ses points sont identiques entre eux; il est isotrope, c'est-à-dire que toutes les droites qui passent par un même point sont identiques entre elles ».

Pour le géographe, l'espace est espace terrestre et plus particulièrement le contenant global des objets et des phénomènes qui se trouvent dans l'intervalle de quelques centaines de mètres en dessus et en dessous de la croûte terrestre. Et c'est Max SORRE lui-même qui définit la géographie comme la discipline des espaces terrestres.

L'espace de A. DUCROCQ (*L'homme dans l'espace*) n'est pas le même que celui de A. MOLES (*Psychologie de l'espace*). Le silence éternel des espaces infinis qui effrayait PASCAL est assez loin conceptuellement du vacarme des enfants d'une mère de famille nombreuse qui vous dit : « Vous savez, nous manquons d'espace! »

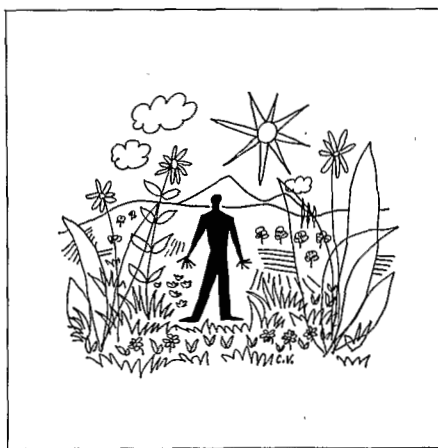
Les représentations de l'espace sont infiniment variées. Mais s'il fallait trouver une loi générale à leurs contenus, on pourrait sans doute l'énoncer ainsi : chaque individu et plus largement chaque société se représente l'espace à la mesure de sa capacité de le saisir. Cette saisie elle-même comprend des éléments variés, selon des doses différentes dans chaque cas : comme milieu vital et condition générale de vie, comme appropriation d'un champ d'action, comme contexte de vie sociale totale.

En transposant une phrase d'ALAIN, on peut dire que l'espace ne nous est pas présenté; nous nous le présentons ou mieux nous nous le représentons.

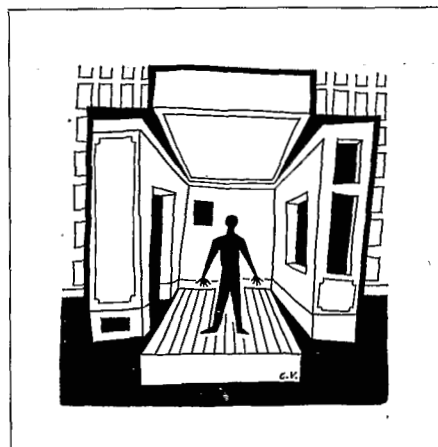
L'espace est éprouvé d'abord, puis perçu et organisé en fonction d'un genre de vie, au moins tant que l'existence sociale n'a pas été morcelée en secteurs d'autonomie progressive : activités professionnelles diverses, vie de famille, loisirs, etc. L'espace vital est alors simultanément espace économique, social, résidentiel, culturel. Comment s'exprime l'espace propre au paysan d'il y a un siècle? « Le nomade chasseur-cueilleur saisit la surface de son territoire à travers ses trajets; l'agriculteur sédentaire construit le monde en cercles concentriques autour de son grenier » (1). Du néolithique jusqu'à nos jours, l'espace paysan est un espace centré : grenier, grange, cave, étable à bétail. Le centre est le lieu des réserves vitales dont les champs et les prés sont les espaces de renouvellement.

L'espace terrien se définit dans ses confins les plus étroits en fonction de son service pour les activités agricoles : c'est un espace foncier et un espace orienté. En

montagne, le bon côté ensoleillé s'appelle l'*adret* et le versant nord l'*ubac*. Les espaces sont dénommés selon des caractéristiques propres : Puys, combes, cluses, oules, lètes, varennes, garennes, bordes. Sans entrer ici dans une toponymie complexe, beaucoup de noms de lieux sont expressifs de la vie agricole : Favières, Lignièrès, Berchèrès, Cabrières, Les Aygues, Freyssefont, Lapradelle, La Cardonie. Selon la manière dont les terrains sont cultivés ou non, ils s'appelleront brandes, landes, garrigues, jachères, essarts, guérets, chènevières (cannebières), emblavures, etc.



Pour l'urbain de la grande ville, l'espace est une *absence de terre* et de vie végétale et animale : il est la seule présence de masses matérielles toutes fabriquées par l'homme. C'est un espace second, donné,



subi. Cet espace (physique et psychologique) est défini par l'appartement, l'atelier, le bureau, le magasin, la rue, l'autobus ou le métro, le cinéma. Il est doublé d'un espace latent d'évasion constitué par la voiture, l'autoroute, le « midi », la plage, la montagne, le ski. Ainsi apparaît un espace touristique ou vacancier qui est l'*adret* psychologique du citadin moderne dont l'*ubac* est constitué par le système urbain et de travail qui l'encombre et le gèle à la fois.

L'exemple de « l'espace chinois »

Nous nous arrêterons un instant sur la représentation que la Chine ancienne se faisait de l'espace pour comprendre comment cette représentation est un constituant essentiel de la culture, de l'ordre des valeurs et de la mentalité des groupes historiques. En puisant notre information dans GRANET : *La Pensée chinoise*, on peut dire après lui que le couple espace-temps constitue pour les chinois un ensemble intimement lié; la représentation qu'on s'en fait a la même structure de base. Il ne s'agit ni de deux concepts abstraits, ni de cadres théoriques, mais d'un milieu global spatio-temporel, à la fois milieu réceptif et milieu d'action. Cette double réalité est concrètement qualifiée : elle reçoit des qualités selon la manière dont les hommes ensemble l'occupent et s'y meuvent. Ceux-ci peuvent agir directement sur l'espace et le temps par des emblèmes et des symboles qui communiquent, non des idées ou des pouvoirs de possession, mais une *vertu contagieuse*. L'espace et le temps sont à la fois un ordre du monde, une organisation de l'expérience et un ordre social. L'art suprême, dont les sages chinois ont espéré découvrir les principes, est d'aménager l'Univers en même temps que la société. Cet art est lui-même universel : il est une physique, une métaphysique et une éthique. « L'essentiel de la politique, c'est cet art dénommé par la suite *géomancie* (rong chouei), grâce auquel les Chinois entendaient aménager le monde en lui appliquant leur système de classifications, c'est-à-dire la règle de leur morphologie sociale. » (M. GRANET, p. 387.)

Pour les Chinois, l'espace se dissout, se vide quand la cohérence sociale se dilue. « L'espace plein n'existe que là où l'étendue est socialisée » (p. 92). L'espace le plus intense est celui où l'assemblée du peuple célèbre autour du Prince une liturgie ou une fête. Car à ce moment-là le TAO est réalisé : l'Empire est en ordre, un pouvoir régulateur y maintient un ordre efficace.

Et comme l'exprime Siun TSEU, si les hommes savent se constituer en société, c'est grâce à l'Équité : « Quand l'Équité préside aux répartitions, il y a bon accord. Du bon accord procède l'unité et de l'unité l'abondance de force. Cette abondance de forces donne la puissance et celle-ci permet aux hommes de maîtriser toutes choses. Ils ont donc des demeures où ils habitent; obéissant à l'ordre des saisons, ils gouvernent les dix mille êtres et font impartialement du bien au monde entier... », cité par GRANET, p. 563-4.

L'espace pour les anciens chinois est donc la trame organisée d'une bonne vie sociale; c'est un bien agir des hommes ensemble pour obtenir un bien-être. C'est donc en même temps un art géographique, une architecture, un urbanisme et une géopolitique tournée vers l'intérieur de l'Empire; et ce que nous appelons aménagement de l'espace englobait pour eux tout l'équilibre de l'existence sociale : c'était la Grande Étiquette, l'art de faire naître l'harmonie dans le monde.

(1) A. LEROI-GOURHAN : *Le geste et la parole*, T. II, p. 157.

Dichotomie des divers espaces

Il nous est très difficile d'imaginer le monde senti et vécu des hommes des sociétés traditionnelles. Comme l'a écrit Lucien FEBVRE : « Entre les façons de sentir, de penser, de parler des hommes du XVI^e et les nôtres, il n'y a vraiment pas de commune mesure. Nous enchaînons, ils laissent flotter. Des générations depuis le XVII^e siècle et DESCARTES ont inventorié pour nous, analysé, organisé l'espace. Elles nous ont doté d'un monde bien arrêté où chaque être a ses fonctions parfaitement délimitées. »

Pour montrer comment certaines représentations de l'espace peuvent avoir un caractère opposé, nous avons mis en parallèle, dans les colonnes qui suivent, des manières conflictuelles, sans être nécessairement contradictoires, de vivre l'espace, de s'y situer et d'y agir socialement et politiquement. Toute division dichotomique tendant à opposer civilisation traditionnelle et civilisation industrielle a quelque chose d'artificiel, car c'est opposer une pseudo-nature et une pseudo-culture, le vécu et le pensé, l'intuitif et le rationnel. Et la véritable ligne de partage, s'il y en a une, passe, non entre un temps ancien et une nouvelle époque, mais au cœur de nous-mêmes entre notre vouloir de dominer le monde et notre attention à être ouvert aux autres. Il faut penser cette dichotomie, en liaison étroite avec le temps. C'est en réalité le binôme *espace-temps* qui est à prendre en considération.

Du point de vue de la prise de conscience de l'homme dans le monde, on peut mettre en parallèle :

Autrefois :

Une terre inexplorée, un monde indéfini.

« Ère des terrains vagues, des territoires libres, des lieux qui ne sont à personne, donc ère de la libre expansion » (P. VALÉRY).

Imprecision, incertitude, impuissance devant les dimensions et les forces du globe.

Période de prospection : indépendance.

Spontanéité d'une vie immédiate où les choses sont vagues, mais « proches ».

Aujourd'hui :

Une terre totalement connue, un monde fini.

« Toute la terre habitable a été de nos jours reconnue, relevée, partagée entre des nations. Plus de roc qui ne porte un drapeau. »

« Accroissement de netteté, de précision, de puissance, voilà les faits essentiels de l'histoire des temps modernes. » P. VALÉRY, *Regards*, p. 23.

Période relation : interdépendance.

Organisation de plus en plus serrée du monde où les grandeurs mesurables dominent de plus en plus.

Du point de vue des rapports de force et de la géopolitique :

Le pouvoir et l'action des hommes et des groupes se répercutaient dans un milieu ouvert, selon des rythmes lents et des ondes de propagation de plus en plus faibles.

« Toute politique jusqu'ici spéculait sur l'isolement des événements. L'histoire était faite d'événements qui se pouvaient localiser. Chaque perturbation produite en un point du globe se développait comme dans un milieu illimité : ses effets étaient nuls à distance suffisamment grande. Tout se passait à Tokyo comme si Berlin fut à l'infini. Il était donc possible de prévoir, de calculer et d'entreprendre. Il y avait place dans le monde pour une ou plusieurs grandes politiques bien dessinées et bien suivies. »

Le pouvoir et l'action des hommes se répercutent dans un milieu clos, en enceinte fermée, selon un tourbillonnement rapide et des contre-effets immédiats.

« Toute action désormais fait retentir une quantité d'intérêts imprévus de toutes parts; elle engendre un train d'événements immédiats, un désordre de résonance dans une enceinte fermée. Les effets des effets, qui étaient autrefois insensibles ou négligeables relativement à la durée d'une vie humaine et à l'aire d'action d'un pouvoir humain, se font sentir presque instantanément à toute distance, reviennent aussitôt vers leurs causes, ne s'amortissent que dans l'imprévu. L'attente du calculateur est toujours trompée, et l'est en quelques mois ou en quelques années. »

Du point de vue de l'espace vécu par les consciences et les esprits, on peut opposer :

L'espace de l'être au monde avec les autres.

Espace affectif, de la sensibilité et du cœur.

Sensation et sentiment de l'étendue de mon être humain dans la nature et comme nature.

Appropriation sensible et psychologique de l'espace.

Espace de la danse.

Espace structuré par des institutions qui expriment un vouloir vivre ensemble.

L'habitant comme l'oiseau secrète son espace d'intimité et de proximité : il est créateur d'un espace d'épanouissement.

L'ici du village est coloré par un ailleurs immédiat et immédiatement accessible : « Derrière chez moi, il est une montagne... »

Priorité à l'habiter : occuper la maison préalable que nous aménageons en demeure pour qu'une joie partagée s'y établisse dans la secrète complicité de la terre et du ciel.

L'espace de l'habiter nous rassemble et nous unit. Il est le lieu de la célébration, de la fête où les cœurs s'accordent, espace de l'agora, du Temple où les relations s'établissent entre les hommes et avec les dieux.

L'espace du struggle for life et de la concurrence.

Espace de l'intellect, de la rationalité et du calcul.

Perception et raisonnement de mon intellect qui construit le monde de ses emprises technico-rationnelles et de ses calculs.

Appropriation rationnelle et calculatrice.

Espace du travail à la chaîne.

Espace quantitativement mesuré selon une emprise économique et politique.

Le promoteur, tel un monteur de poulaillers, attribue un espace marchand à des clients. Ceux-ci sont des consommateurs d'un espace d'asservissement.

L'ici de la ville est séparé d'un ailleurs lointain qui est évasion et qui nécessite une rupture (espace vacancier).

Priorité au conquérir aller prendre les biens de l'étranger dont l'hostilité nous menace parce que d'abord nous nous sommes présentés en agresseurs en pénétrant dans son espace et en violant l'intimité de sa demeure.

L'espace de la conquête nous oppose et nous disperse. Il est le lieu de la domination, de la volonté de puissance et du désir de jouissance, de la priorité de la production, de la consommation et du profit. C'est un espace de division et de conflits.

L'espace, symbole d'existence sensée

Ces diverses dichotomies affectent la conscience vécue de l'espace à laquelle s'impose un espace tout bâti d'avance de l'extérieur. C'est qu'en effet la vie physique, psychologique, affective et intellectuelle des individus et des groupes ne s'exprime qu'en créant elle-même les propres dimensions de son exercice. C'est pourquoi, tout espace humain est un espace consenti, voulu, suscité par chacun et par tous communautairement. La vraie socialisation de l'espace est hiérarchisée depuis l'intimité de la chambre conjugale jusqu'à la réunion à la Bourse du Travail. Elle exige qu'elle soit promue à tous les niveaux par la participation active de tous les citoyens. Il s'établit ainsi des marges, des franges, des passages progressifs entre l'espace privé et l'espace public avec les voiles, les protections, les seuils et les ouvertures nécessaires. Il en est un peu comme du temple ou de la maison traditionnelle japonaise qui mènent sans discontinuité et par des progressions subtiles de l'espace intérieur le plus secret à l'espace des arbres, du jardin et du ciel, prolongement dans l'univers d'un monde d'intériorité, conjugaison sans rupture du dedans et du dehors.

Sans pouvoir nous attarder ni sur une topographie des sentiments (carte du Tendre ou Châteaux intérieurs), ni sur une symbolique de l'espace, il n'est pas inutile pour notre propos de signaler ce qu'on pourrait appeler la nécessaire « psychologisation » de l'espace ou plus exactement la prise de possession à la fois intuitive et intelligente de l'espace par notre être spirituel ou si l'on préfère par notre esprit charnel.

G. BACHELARD a parlé en termes rationnels de toute une *Poétique de l'espace*, du sens de la hutte, de la maison en rapport avec l'univers, de l'immensité intime, de la dialectique du dehors et du dedans.

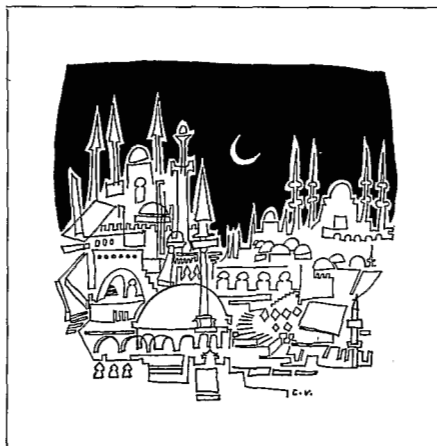


« Le monde est grand, mais en nous il est profond » a dit R. M. RILKE qui, par ailleurs, cherchait en toute chose des correspondances et des entachements.

Dans un autre ordre de réflexion, Paul HAZARD (*La crise de la conscience européenne, 1680-1715*) parle d'une géographie des idées à cette époque, de l'influence des voyages lointains sur l'évolution des

mœurs et de l'importance des voyages imaginaires (utopies) pour servir de véhicule aux idées révolutionnaires. En 1636 déjà, CAMPANELLA avait affirmé que de l'exploration du globe naît une nouvelle conception des choses.

Dans une perspective semblable, après les bouleversements dans la représentation de l'Univers qui ont eu lieu depuis COPERNIC jusqu'à NEWTON, G. GUSDORF signale l'apparition d'un nouvel espace mental dans l'Europe des Lumières (2) et sur un autre clavier, Paul VALÉRY parle de « cet *Orient de l'Esprit* qui offre à la pensée enivrée le plus délicieux désordre »,



domaine de tout ce qu'on peut concevoir de prodigieux, d'étrange ou d'original.

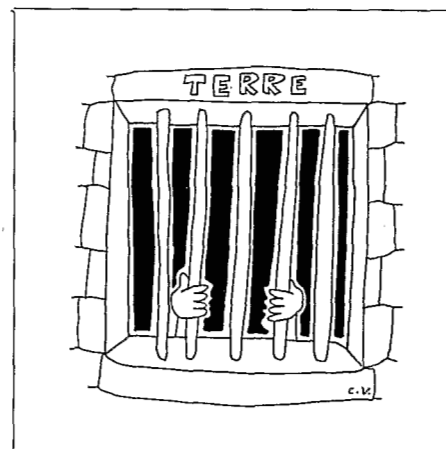
Ainsi tout homme, quel qu'il soit, a besoin d'un espace poétique, c'est-à-dire d'un monde qu'il puisse façonner à son image, d'un espace symbolique où nous puissions butiner le miel du visible pour l'accumuler dans la grande ruche d'or de l'Invisible, pour reprendre l'expression de RILKE.

Quand tout l'espace de vie devient un espace construit par un système général, par un réseau de calculs lointains et étrangers, l'homme n'est plus chez lui : il est perdu hors du meilleur de son monde. Jusqu'ici nous pensions que le réseau secondaire des technostructures était un phénomène localisé et limité, laissant des aillères de verdure, d'air pur et d'étoiles. Depuis que récemment des instruments de notre vision sont allés se promener dans les espaces interplanétaires et nous ont rapporté des images de notre globe comme si nous avions été l'observer à cette distance, une toute nouvelle conception de l'espace terrestre s'impose à nous. Le globe où nous sommes rivés est apparu tout à coup comme une petite boule fragile, supportant des formes vulnérables et périssables de vie végétale et animale. On y perçoit sur sa surface entière de graves déséquilibres biologiques, énergétiques. Les hommes s'y multiplient vertigineusement et partout leurs termitières urbaines et leurs industries croissantes provoquent des pollutions, des encombrements et risquent de rompre divers équilibres écologiques fondamentaux. La biosphère elle-même est « malade ».

Grâce aux mass media, l'opinion a été

(2) *Les principes de la pensée au siècle des Lumières* (PAYOT, 1971).

mise en alerte. L'espace vital qui restait malgré tout une donnée vécue et sans problèmes majeurs est devenue soudain une catégorie essentielle de notre survie. C'est toute l'atmosphère qui psychologiquement est devenue un air confiné. Les humains ont l'impression d'étouffer parce qu'ils savent qu'il n'y a pas d'ailleurs où aller habiter.



ROLE DES POUVOIRS DANS L'OCCUPATION DE L'ESPACE

Max SORRE avait souligné en son temps que la géographie humaine étudie non seulement la situation des hommes, la localisation des phénomènes humains visibles, mais encore leur *extension*. Cependant, trop absorbé par le géographique, il ne s'était pas interrogé sur les forces qui provoquent cette extension, car il aurait fallu alors en appeler pour cela à d'autres disciplines. Pourquoi par exemple, Cahors a-t-elle cessé d'être une ville universitaire? Pourquoi les groupes qui possèdent les moyens de transport les plus rapides ont-ils une supériorité économique et hiérarchisent-ils l'espace en leur faveur?

Le problème des rapports entre pouvoir et espace que nous allons analyser maintenant oblige à s'interroger sur ses formes actuelles et en particulier sur les forces de la technique, de l'industrie, de l'organisation générale et sur la manière dont des groupes privilégiés s'en emparent.

D'un espace de vie totale aux espaces abstraits

Tout espace humain est espace de vie. La géographie humaine a le grand avantage sur d'autres disciplines d'intervention d'étudier l'espace terrestre comme occurrence de l'homme. Elle est non seulement la localisation des phénomènes humains visibles, mais encore l'observation de leurs connexions entre eux en fonction des ensembles plus ou moins isolés ou complémentaires qu'ils constituent. Et quand elle devient volontaire, cette géographie peut dire quelque chose de vital pour les nouveaux groupements humains à constituer.

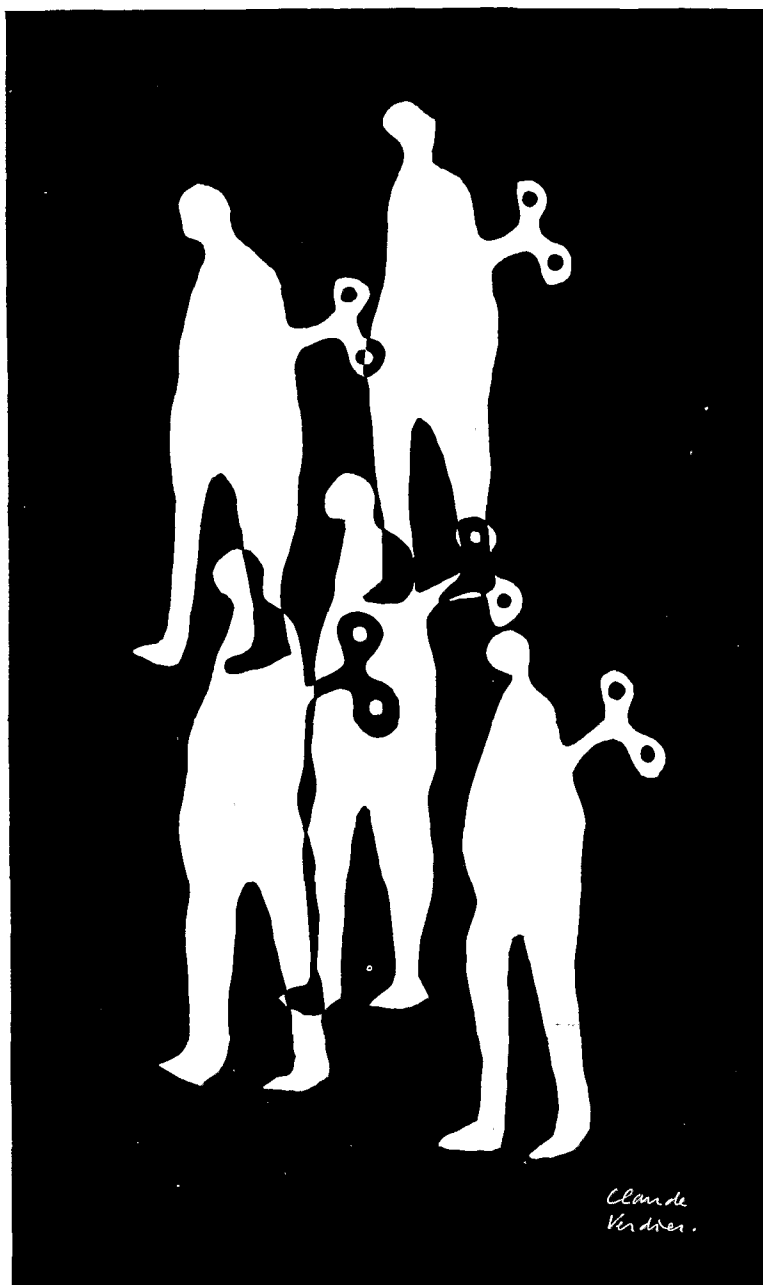
Mais si riche que soit l'apport de la notion géographique de milieu, cette

notion n'est pas suffisante pour expliquer toute l'existence sociospatiale des groupes humains. Il est important de la compléter par celles de *milieu physiologique* et de *milieu socioculturel*. La première en particulier, si on la prend au sens que Claude BERNARD lui a donné, a l'avantage de faire percevoir une appropriation et une occupation de l'espace, *spécifiques de la vie*. C'est l'ensemble des constituants qui entourent l'être vivant, dans lesquels il trouve les conditions propres à se développer, à entretenir et manifester la vie qui l'anime. « Nous devons distinguer avec soin, dit-il, deux ordres de milieux, les milieux cosmiques ou extérieurs, entourant l'individu; les milieux organiques ou intérieurs, en contact immédiat avec les éléments anatomiques qui composent l'être vivant. »

Cette notion peut s'appliquer au petit groupe, au village, à la grande ville, dans la mesure même où ce sont des structures de vie. Le *milieu intérieur* doit effectivement être un milieu de fluidité, de renouvellement organique, permettant à la fois la constitution de réserves, les régulations physiologiques, l'évacuation des déchets et une certaine forme spécifique d'autonomie. Et ce milieu intérieur est en relation avec un milieu extérieur favorable, capable de lui apporter les éléments de son autonomie et de constituer un environnement protecteur. Il ne faut certes pas traiter les unités sociales uniquement comme des corps vivants : ce serait tomber dans un néo-vitalisme naïf; mais il y a cependant quelque chose à retenir de cette image pour structurer diverses unités de vie humaine dans l'espace.

Ces pouvoirs d'organisation vitale des sociétés ont été envahis et comme cancérisés par ce qui, au début, devait les servir : les énergies mécaniques et les pouvoirs techniques. Petit à petit, recouvrant et soumettant tout le reste, un vaste réseau technico-industriel s'est mis en place et a imposé ses lois aux pouvoirs psychobiologiques et vitaux. Dès lors, l'espace humain de vie totale a éclaté; l'univers d'appartenance s'est morcelé; l'homme n'est plus au monde, mais aux réalités artificielles qui le modèlent. L'espace global de l'homme : nature et culture a été submergé par des espaces sectoriels d'un homme devenu tout raison et calcul. Ces espaces accaparent l'espace psychophysique antérieur pour en faire des secteurs d'emprise de diverses rationalités. La géographie humaine devient de plus en plus une géographie industrielle. L'espace directement économique d'utilisation des ressources, de production et de circulation des biens et des richesses s'autonomise par rapport à l'espace humain total et lui impose ses impératifs. Il se cristallise dans l'espace des complexes institutionnels et industriels. Et il récupère l'espace psychologique et mental en soumettant les hommes aux obligations de le servir dans de vastes organisations, dans la bureaucratiation et dans une codification générale des activités.

Toute l'existence collective tend alors à devenir comme un vaste code de la route où l'on doit obéir implacablement aux lois des circuits et des réseaux si l'on ne veut pas soi-même être écrasé. Enfreindre



Claude
Vernet.

les signes et signaux du grand appareil, c'est se condamner à mort. Dans la ville moderne, mécanisée, industrialisée, automatisée, l'urbain a très peu d'espace, de véritable initiative et de réelle autonomie.

Nous ne pouvons aborder ici les questions complexes que pose le phénomène urbain sous l'angle spatial; la morphologie sociale et la sociographie urbaine révèlent ce que nous appellerons plus loin une hiérarchisation de l'espace où l'on peut définir des rapports du social et du spatial.

Mais la caractéristique la plus importante est-elle sans doute, non pas l'artificialité de l'espace urbain, mais son envahissement par la mécanisation, la fonctionnalisation et la bureaucratiation de l'existence publique et d'une partie de la vie privée. L'homme y est une larve maintenue et entretenue par des milliers de servomécanismes. Dans la ville moderne, l'être humain y est d'autant plus fragile que les appareils et les réseaux y sont plus déterminants.

Les pouvoirs du système technico-industriel

Aujourd'hui nous vivons en même temps dans des espaces contradictoires et qui s'attaquent les uns les autres : la chambre à coucher sur une rue bruyante, le bureau à côté des rames de métro; les usines chimiques toutes proches à l'ouest d'une capitale normande; la Ford qui s'installe en pleine huerta de Valencia et les garrigues de Saint Cristol, derrière le Mont Ventoux, qui sont des réserves atomiques dont on ne peut approcher.

Ces conflits d'espaces ont été provoqués par le développement incontrôlé des pouvoirs technico-industriels eux-mêmes contradictoires. Sans ordre, de manière anarchique, les hommes ont mis en œuvre leurs savoirs en des applications techniques dont ils ont volontairement négligé les conséquences sociales globales. Ce n'était pas notre rôle, disaient-ils, de nous occuper de cela, nous en avons laissé le soin à d'autres : la politique est faite pour ça. Nous étions chargés de faire marcher l'économie. A chacun son métier...

Le système technico-industriel dont nous parlons ici est un ensemble de réalités objectives ayant leur cohérence, leur logique et leur structure globale; mais simultanément, elles sont la mise en œuvre concrète de principes organisés, de savoirs appliqués, constituant un ensemble rationnel. C'est un discours théorico-pratique de maîtrise du monde, utilisant le langage de la rationalité technico-scientifique appliquée. Le discours en lui-même a sa cohérence. Il se rend abusif quand il s'impose comme discours suprême, obligeant les hommes à suivre ses paradigmes fondamentaux, quel que soit le régime ou la civilisation où il s'instaure : accroissement continu du capital productif, croissance cumulative du produit global, obligation de travailler en semi-esclavage pour survivre, nécessité de devenir un élément de la grande machine industrielle, bureaucratie et urbaine (3).

Ce système technico-industriel s'est structuré en espace dominant qui dicte ses normes et ses impératifs aux espaces antérieurs de vie végétale et animale. Il impose ses déterminismes à toute l'existence sociale qui est comme rongée ou absorbée par son totalitarisme. Il constitue des structures, des réseaux, des circuits, des calculs prévisionnels qui commandent toute la vie collective des hommes et progressivement une partie de leur vie privée. Les points privilégiés de passage et de contrôle sur ce grand appareil constituent des positions-clés où ceux qui les occupent sont les maîtres incontestés de tout le devenir humain, sans avoir à s'occuper directement de ce que ressentent les hommes, pantins obligés de se plier aux forces anonymes en exercice.

Les institutions elles-mêmes sont devenues les instruments de fonctionnement du système technico-industriel; elles ont

(3) Critiquer cet impérialisme totalitaire des pouvoirs technico-industriels n'est pas rêver de société bucolique et pré-industrielle. Avec SISMONDI, nous dirions volontiers : « Je ne veux point de ce qui a été; je veux quelque chose de mieux que ce qui est. »

pris le caractère d'une bureaucratie dépendante, d'une rationalité abstraite et lointaine qui assure la cohérence du fonctionnement général. Elles ne sont plus ressenties comme conditions organiques et d'auto-organisation du corps social, mais comme boîtes opérationnelles d'un grand appareil. Dès lors, faut-il s'étonner de voir une partie significative de ce corps social *désert* ces institutions mêmes, se mettre volontairement en marge, en considérant que toute organisation sociale est oppressive?

fessionnel, de communication, commercial, etc.), de même son espace global totalitaire s'est subdivisé en espaces d'occupation et de colonisation (espace dit « urbanistique », industriel, résidentiel, publicitaire, touristique, etc.). Cet ensemble, vécu comme condition inévitable d'existence, se tourne, dans les psychologies, en espace idéologique qui légitime cette manière aliénée d'être au monde.

L'on a prétendu que le rapport de l'homme à la Société, qui autrefois était



Ainsi les divers pouvoirs techniques, associés aux diverses unités économiques, ont créé leurs propres espaces concurrentiels d'expansion sans qu'aucune force supérieure prenne soin de les plier dès le départ à l'espace global du bien vivre collectif. Après les abus de pouvoirs, les invasions progressives et les pollutions continues de tout l'espace humain par le système production et ses prétendues contraintes, *les groupes humains ne sont plus chez eux* : ils sont des locataires forcés du système technico-industriel qui s'est approprié indirectement l'espace physique et l'espace psychique de chacun. C'est pourquoi il est sans doute dérisoire de parler d'aménagement de l'espace quand la question réelle est la transformation de la société. Car il n'y a en définitive d'espace réellement aménagé qu'un espace humainement socialisé avec la participation de tous ses « habitants ».

De même que le système s'est multiplié en sous-systèmes d'emprise sur la société et s'est constitué des pouvoirs de renfort (systèmes politique, scolaire, pro-

direct et spontané, est aujourd'hui *médiatisé* par ces réseaux d'instruments et d'organisations. En réalité, il est le plus souvent occulté, empêché par cette grande mécanique dite sociale, mais qui plie les hommes à son implacable logique en les massifiant. Nous avons laissé se créer des espaces artificiels et secondaires qui ont absorbé à leur profit l'espace naturel et primaire où l'espèce humaine était habituée à vivre depuis des millions d'années. Ils nous surplombent et nous écrasent. Le caractère fonctionnel de ces espaces correspond à la logique de fonctionnement du grand appareil technico-industriel et non aux requêtes de bons rapports sociaux. Ces espaces fonctionnels ne laissent plus de place à l'improvisation, à l'initiative créatrice. Les espaces naturels, qui s'étaient réfugiés dans des interstices du système, en sont progressivement expulsés et peu à peu les consciences elles-mêmes se modèlent sur la froide rationalité fonctionnelle du grand réseau dont elles deviennent des cristallisations, soumises au fonctionnement global.

Les pouvoirs source de l'inégalité de l'espace

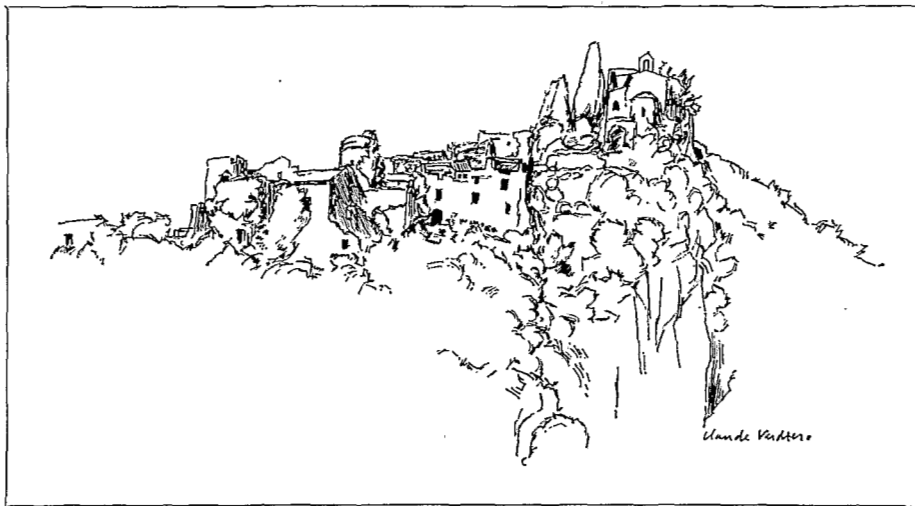
Tous ces espaces « abstraits » interfèrent étroitement et se conjuguent pour constituer des nœuds privilégiés, des *noyaux de pouvoirs* ayant des zones satellisées. Ils ne sont ni juxtaposés, ni séparables « physiquement ». Dans le binôme espace-temps qui est le soubassement topohistorique de l'existence des sociétés, ces espaces sont une « visualisation » de réalités enchevêtrées, de relations, de formes et de forces sociospatiales, ayant chacune leur *champ* propre, étant entre elles plus ou moins cohérentes ou contradictoires. Ces espaces conjugués provoquent une hiérarchisation de l'espace physique global et comme une concentration selon des nœuds et des points forts.

Leur configuration actuelle devrait être analysée en tant que résultat des forces et des pouvoirs historiques qui se sont condensés en des lieux privilégiés, ramenant les autres lieux à être périphériques par rapport à eux.

Il serait instructif de refaire l'histoire politique et économique depuis environ deux siècles comme géographie évolutive dans l'espace et le temps conjugués : cette histoire a été le *champ* des conflits et des guerres pour la constitution de centres dominants et le maintien de leur emprise. Et cela au niveau de l'histoire intérieure d'un pays comme au plan international ! Ainsi, par exemple, le processus d'industrialisation du nord de la France, la désertification du sud-ouest au cours du XIX^e siècle. Pourquoi et comment les équilibres intérieurs d'une nation changent au cours de l'histoire ? Pourquoi et comment de petites nations africaines ou latino-américaines, satellisées de l'extérieur, ne peuvent constituer des régions économiques autonomes ? L'étude historico-géographique de ces différentes concentrations, centralisations et balkanisations par satellisations diverses pourrait constituer ce que Max Sorre appelle une *centrographie*. Il faudrait donner un sens nouveau à cette discipline, ne pas la limiter comme il le voulait à l'étude des *équilibres* (centres de gravité), mais l'étendre aux *dominations* (centres de gravitation).

Dans cette histoire, il faudrait analyser comment les facteurs politiques sont liés aux facteurs économiques, comment et pourquoi les villes l'ont progressivement emporté sur les campagnes, les pays industriels sur tous les autres. Les voyageurs du XVIII^e siècle s'étonnaient de la différence de mœurs des peuples qu'ils découvraient, mais ils ne constataient pas une infériorité de niveau de vie. Et même Voltaire, dans son *Essai sur les Mœurs* écrit : « Nous nous sommes établis chez elles (les nations orientales) et très souvent malgré leur résistance... Nous leur avons enseigné quelques-uns de nos arts. Mais la nature leur avait donné sur nous un avantage qui balance tous les nôtres : c'est qu'elles n'avaient nul besoin de nous et que nous avons besoin d'elles » (4). Comment se fait-il qu'en deux cents ans

(4) Cité par G. GUSDORF : *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, p. 146.



les rôles soient totalement renversés ? Nous avons de moins en moins besoin des pays du Tiers-Monde (sauf pour le pétrole) et ceux-ci ont de plus en plus besoin de nous. Et plus cruellement encore, par suite de quel renversement géo-politique mondial font-ils maintenant la guerre avec nos armes alors qu'il y a cinquante ans en arrière nous faisons la guerre avec leurs hommes ?

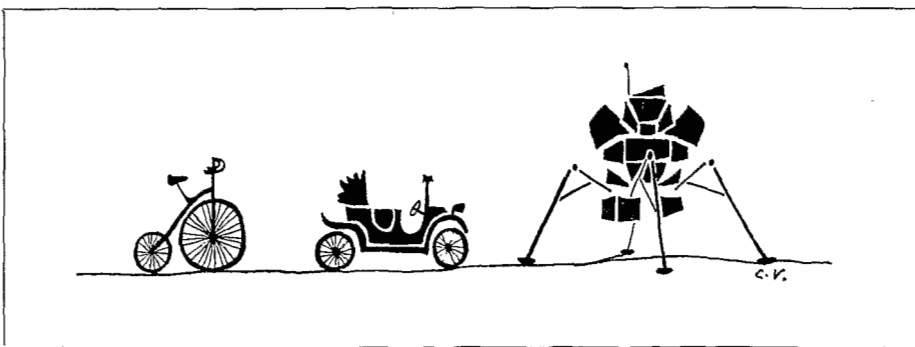
A un autre plan, quel est le rapport entre une certaine domination de l'espace, même lointain, et la consommation d'énergie du noyau dominant ? Quel est en particulier le rôle des communications dans la constitution et l'extension des espaces dominants ? Les diverses formes de communication et d'échanges de biens matériels et immatériels ne créent-elles pas des dépendances déterminantes à distance ? Les opérations financières, les transferts technologiques, l'aide économique elle-même, constituent des courants à sens dominants qui lient et satellisent les groupes récepteurs.

L'étude historico-géographique la plus tristement exemplaire des luttes de pou-

dues, en général à la puissance militaire d'un Prince, n'avaient qu'une petite influence culturelle à retardement et quelques rares effets d'attraction sur les capitales régionales. Et c'est ainsi que Nérac, aujourd'hui petite sous-préfecture inconnue, eut autrefois une cour célèbre et fut un des hauts lieux de la Renaissance française.

C'est avec les chemins de fer, étroitement liés au processus d'industrialisation, qu'a commencé l'attrait des grandes villes économiquement, techniquement et financièrement toujours plus puissantes. Leur influence polarisante s'est faite sentir sur des zones autrefois dans la seule orbite d'une petite région. Avec la généralisation des gros avions de transport, à réaction, les capitales supranationales accroissent leur puissance et se donnent le pouvoir d'influer directement par leurs réseaux d'action sur divers pays, par dessus les frontières politiques et même idéologiques.

Avec les satellites artificiels, la Terre est à tout moment observée dans ses moindres replis. Grâce à leurs super yeux de lynx et leur système de transmission



voirs pour l'appropriation de l'espace est celle du *pétrole* : histoire de sang et guerres de toutes sortes pour l'occupation des terrains depuis le Chaco jusqu'au Moyen-Orient en passant par le Biafra et même le Viet-Nam. Qui dira pourquoi et comment la France a dû évacuer certains français illustres qui s'y opposaient ?

Tant que le moyen de locomotion le plus rapide était le cheval de selle, avant l'imprimerie, les capitales de Royaumes,

immédiates, ceux qui possèdent ces instruments connaissent toute évolution ou le moindre changement de l'espace terrestre. Ce sont des dieux tout puissants : car ils savent à tout instant ce qui se passe en tout lieu (5).

(5) Il y aurait à analyser ici comment les communications électroniques et spatiales ont changé assez radicalement les modes d'emprise sur l'espace-temps et montrer que ce processus s'opère au bénéfice des plus forts.

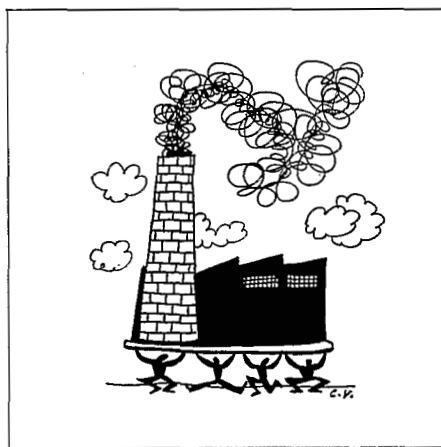
Introduction à une « topocratie »

Si l'on prend la rationalité technique industrielle concrète dont nous avons parlé plus haut avec les moyens dont elle dispose et les structures qu'elle instaure (techno-structures), on constate qu'elle est localisée en des points privilégiés d'où elle exerce une influence, orientée toujours en faveur de ceux qui la commandent et en défaveur de ceux qui la subissent. Ceux qui ont les moyens intellectuels, financiers et politiques de prendre possession de la rationalité concrète mise en œuvre dans les techniques, les machines et les systèmes d'organisation se trouvent situés en des points-clés d'où s'exerce un pouvoir sur les autres. Ils sont au centre où se prennent les décisions, car cette *prise de décision* définit précisément tout centre. D'une certaine façon, en tout temps, il en a toujours été ainsi, mais sans les moyens gigantesques actuels d'emprise sur toute l'existence sociale. Les archéologues nous apprennent que le processus d'urbanisation dans la Grèce préhistorique s'est opéré en *se centrant* sur les palais-fortresses des chefs. Des processus similaires se sont produits en Angleterre au début de la période saxonne.

Ce sont donc les réalités constituées par des groupes d'hommes, leurs moyens techniques et leur espace qui peuvent *capitaliser* les savoirs technologiques et les pouvoirs politico-économiques. Ainsi le *lieu* de leur action devient une capitale. On devrait dès lors parler de ce que j'appellerais une *topocratie* ou puissance impérialiste d'espaces privilégiés. Avec le système industriel, ces réalités deviennent des centres toujours plus puissants, lesquels se constituent leur propre périphérie toujours plus étendue. Cette capitalisation, notons-le bien, n'est pas seulement, ni même en premier lieu, la capitalisation de l'*avoir*, mais la capitalisation du *savoir* et de ce savoir particulier qu'est le savoir technico-scientifique, lequel est toujours lié à un pouvoir. Contrairement au savoir de sagesse, qui est un approfondissement et un éclairage sur le sens ultime de la vie, le savoir de science est un élargissement des connaissances sur les virtualités concrètes de la nature. En quelque façon, ce savoir est cumulatif et quand il s'organise en structures systématiques de Recherche scientifique théorique et en laboratoires d'applications pratiques, il devient une des principales forces de la supériorité économique et technique. Il s'établit en Pouvoir extraordinaire, capable de se maintenir en avance, c'est-à-dire de mettre les autres à sa remorque. Pour l'élaboration d'une topologie en fonction du pouvoir, il faudrait montrer comment le pouvoir économique et financier s'abouche sur le pouvoir technico-scientifique et comment le pouvoir politique tend partout de plus en plus à être le gestionnaire des deux premiers.

Le phénomène est assez connu et il a été très souvent dénoncé dans le monde capitaliste où les pouvoirs dominants sont ceux des groupes privilégiés qui ont pu s'approprier les moyens financiers, techniques, économiques et indirectement politiques de contrôle du grand système technico-industriel. Par delà le profit, ils

recherchent une secrète volonté de puissance, associée au désir de jouissance. Mais le centralisme bureaucratique de divers socialismes « avancés » vaut-il beaucoup mieux? La désappropriation des patrons s'opère par une appropriation étatique non seulement des moyens de produire, mais encore du pouvoir de décision sur tout le système productif. Une nouvelle topocratie s'instaure qui va hiérarchiser l'espace au profit de tout ce qui part des grands centres : priorité à l'industrie lourde, primauté de l'industrie sur l'agri-



culture, des villes sur les campagnes, des ouvriers sur les paysans; emprise de la bureaucratie du Parti et de l'Administration sur toute l'existence sociale. Le centralisme a, là aussi, une telle force et un tel pouvoir de décision qu'il tend à étouffer ce qui reste encore de démocratique et de populaire : l'appareil devient tout puissant et incontrôlable. Les rapports avec les autres nations socialistes plus petites et plus faibles prennent le caractère d'une satellisation économique, culturelle, voire politique. Et l'on voit même apparaître une inégale division internationale du travail socialiste, ce qui pose l'intéressant problème des raisons de l'écart entre l'espace idéal de la société socialiste et l'espace réel des États socialistes eux aussi concurrents-associés.

Si nous en avons le loisir et la place, il serait important de traiter d'un problème fondamental pour comprendre les rapports de forces mondiaux : Les États-Nations se sont constitués comme totalités suffisantes, comme *espaces de souveraineté*. Mais ils s'affrontent au système technico-industriel global constituant une totalité qui dépasse les États-Nations et les pénètre. Ce système se subdivise en sous-systèmes liés entre eux, ayant une extension mondiale : financiers, économiques, techno-logiques, informationnels, etc. C'est ainsi que le globe terrestre est unifié, non par un principe de vie sociale commune, mais par les forces anonymes du système secondaire.

Inverser la théorie des pôles

Les centres (au sens large), cumulatifs du savoir et du pouvoir techniques, économiques et politiques, ont leur *logique* propre qui est *toujours* de maintenir et d'accroître leur puissance. Ils déterminent toujours l'*environnement* qu'ils condition-

nent à leur propre succès. Nous trouvons là, sous une forme différente, dans un contexte de vérité socio-culturelle plus générale, la théorie des *pôles de développement*. Comme on le sait, celle-ci commence par opérer une constatation de faits : des lieux privilégiés créent autour d'eux des zones de dépendance directe et plus loin des zones de sous-développement. Elle ne s'interroge pas sur le rôle des pouvoirs dans ce processus. Depuis « Paris et le désert français » de GRAVIER jusqu'au tout récent numéro des « Temps modernes » (325-26, avril-septembre 73) sur les *minorités nationales en France*, en passant par l'ouvrage de R. LAFFONT : *Sur la France*, le problème du pouvoir polarisé et centré a été perçu, sans être bien exprimé.

Cette théorie des pôles passe ensuite à une étape normative : elle veut résoudre les abus qu'elle a dénoncés en recommandant la multiplication des pôles pour neutraliser les méfaits des dominations de telle région, de telle ville et pour équilibrer la richesse ou la puissance excessive des points forts.

Si l'on voulait reprendre une telle théorie dans tous ses tenants et aboutissants, il faudrait évidemment distinguer deux niveaux d'analyse : celui de l'espace spécifique de l'État-Nation et celui de l'espace supranational des pouvoirs économiques mondiaux qui se cachent sous le couvert des lois d'une économie dite internationale.

Dans le cadre national, les pôles anciens et nouveaux peuvent être partiellement au service de leur région; mais pour cela, un ensemble de conditions très exigeantes sont requises, liées à la fois au mode d'utilisation des ressources, aux problèmes de l'urbanisation, de la ruralisation, de l'emploi, à toute la question des flux internes et externes et à bien d'autres éléments. En général, le système libéral du jeu des pouvoirs ne permet pas à ces conditions de se réaliser. Les polarisations qui se font, même quand elles sont politiquement voulues, entraînent une somme d'éléments négatifs que l'on néglige par ce qu'ils sont qualitatifs et concernent les populations elles-mêmes.

Au niveau international, et dans le contexte des petites nations, la théorie des pôles semble requise pour obtenir les économies d'échelle et les espaces de productivité, de rentabilité des grandes unités industrielles modernes. Mais bien souvent cette théorie sert de rideau idéologique pour cacher le véritable processus de progressive intégration des espaces sous-développés aux espaces développés et une soumission des pays les plus faibles par les pays les plus forts. On laisse entendre que les exigences de l'industrialisation rationnelle requièrent une certaine unification supranationale des espaces nationaux. Là encore on parle des *conséquences* politiques d'un progrès technique généralisé, considéré comme processus positif et universel. « L'économie généralisée » avec la croissance indéfinie du « commerce mondial » qu'elle implique est sans doute à son tour une catégorie conceptuelle dominante qui permet aux espaces politiques et économiques les plus puissants de maintenir leur emprise et de coloniser tout l'espace terrestre.

En fait, une telle théorie, trop unique-

ment centrée sur l'économie en soi, ne va pas au cœur de la question : *d'où vient le pouvoir et à quoi tient le dynamisme* qui permettent à des points forts privilégiés de se constituer en centres capables de décider, d'agir alentour avec initiative et autorité, d'organiser l'environnement en leur faveur?

Trois problèmes fondamentaux sont ainsi soulevés :

1° La polarisation entraîne-t-elle inévitablement une domination?

2° Le caractère dominant d'un pôle constitue-t-il nécessairement une exploitation?

3° Quels contre-pouvoirs peuvent empêcher cette emprise, cette domination et cette exploitation?

N'est-il pas dans la logique de tout centre d'avoir une périphérie de tout pôle de « posséder » une région? Des conditions géographiques, des avantages acquis historiquement, des ressources naturelles, etc., peuvent être à l'origine des pôles actuels. Ces données se trouvent souvent au point de départ de la constitution du pouvoir politique, de la création d'un milieu socio-culturel, d'un développement technique et économique qui provoquent la croissance rapide des pôles, lieux de satellisation progressive et de dépendance accrue d'une périphérie plus étendue. On ne peut multiplier les pôles qu'en les affaiblissant, en s'attaquant aux pouvoirs qui les constituent. Mais comment doivent s'organiser les nouveaux pouvoirs pour que les centres ne soient que des centres de *services* (et au service) de tout l'espace?

L'espace comme valeur marchande

Comme l'avait vu MARX, sans en tirer toutes les conséquences, dès qu'il y a division du travail, il y a hiérarchie sociale des activités. Mais — l'a-t-on assez remarqué? — toute division sociale du travail est une *division spatiale* dont on ne parle guère qu'au niveau de la *division internationale du travail*. Or, si la division sociale a créé la marchandise, la division spatiale a hiérarchisé l'espace selon une *valeur* inégale, avec des espaces riches et des espaces pauvres. L'écart entre richesse et pauvreté, fondé sur une puissance inégale est sans doute le critère essentiel de la rareté, le lieu privilégié de la création des besoins.

Sans pouvoir ici en faire l'analyse démonstrative nécessaire, l'on peut dire ceci au sujet de MARX. Ce qui est premier chez lui, ce qui constitue le principe de départ sans lequel tout le marxisme s'écroule, ce n'est pas le travail, mais l'*horizon de l'espace-temps idéal* où il situe, en avant, l'humanité réconciliée avec la nature et avec elle-même, quand elle aura dépassé la division sociale du travail. Précisément, après cela, quand MARX érige la valeur-travail comme valeur première et fondement de l'existence sociale, il reste encore enfermé dans le cadre de l'idéologie bourgeoise. Le marxisme ne peut dès lors échapper ni aux tourments de l'accumulation primitive, ni à une division inégale du travail, du savoir et du pouvoir, ni

même à l'échange de ces valeurs inégales sur un néo-marché socialiste.

L'espace humain, avant l'ère finale de la liberté, est réduit à n'être que *l'espace des pouvoirs* qui organisent toute l'existence sociale comme vaste chantier et *l'espace des travailleurs exécutants*, éléments dociles de cet ensemble technico-bureaucratique. L'humanité s'accomplit par le travail : elle trouvera le bonheur au terme du processus d'industrialisation. Selon MARX, reprenant sur ce point l'idée de Saint Simon, l'appropriation que les hommes font ainsi de leur histoire devient concrètement une appropriation de l'espace historique par ceux qui ont le pouvoir de décider des formes de la division socialiste du travail, avant l'universelle autogestion finale. Ce n'est pas directement un espace marchand, mais c'est cependant un espace de totale soumission à des pouvoirs supérieurs et à des valeurs étrangères.

L'espace est progressivement devenu une *valeur économique* parce qu'il s'est fait rare. Mais sa rareté est due en grande partie au fait qu'il a été hiérarchisé par la force des premiers occupants, puis des plus habiles. Il a ainsi constitué l'armature de pouvoirs variés, il est devenu la structure de dominations diverses. C'est pourquoi la fameuse *maîtrise de l'espace* s'est toujours faite au profit des forts et au détriment des faibles. L'occupation et la hiérarchisation de l'espace par des pouvoirs inégaux l'ont ainsi réduit à n'être plus qu'un espace *secondaire, artificiel, structuré*, imposé de l'extérieur.

Dans toute cette analyse, il faut soigneusement éviter de séparer l'espace du temps. L'on devrait donc parallèlement montrer comment s'opère une *maîtrise inégale du temps*, source à son tour et conjointement d'inégalités de profit et de puissance : les possibilités de mesurer, le temps de calculer ce qu'il coûte, de faire des réserves sur le futur, les capacités d'investissement et d'anticipation, le calcul prévisionnel sont inégalement distribués entre les hommes. L'ensemble de ce système est entre les mains des pouvoirs centraux et joue en leur faveur.

Ainsi donc, les centres sont des espaces dominants qui maîtrisent le temps à leur profit. Ce sont des lieux où se constituent des puissances et des *pouvoirs polyvalents* d'utilisation des savoirs, des richesses, des ressources; lieux de décision, d'innovation et de créativité.

Interrogations pour une analyse

Dans les analyses concrètes, un certain nombre d'interrogations radicales devraient accompagner toute recherche pour aller précisément à la racine des phénomènes d'inégalités régionales, urbaines, nationales et internationales, comme aussi pour déceler la coalition de pouvoirs localisés qui sont à l'origine de ces inégalités :

1° Dénoncer la problématique des *pôles*, non seulement de croissance, mais même de développement qui cache l'idéologie et la pratique d'un pouvoir inégal, inégalement réparti et qui fait du pôle lui-même un principe (et un Prince!) bienfaisant dont le cœur rayonne sur sa région. Le

problème est inverse : comment des hommes, sur un espace donné, peuvent-ils et doivent-ils organiser leurs pouvoirs pour ne pas le déléguer à la décision d'une « capitale » quelconque?

2° Comment tout centre influe par attraction, sélection, intégration et par capacité d'augmenter son pouvoir capitalistique, par « rayonnement d'influence ».

3° Comment il détermine et organise sa zone d'influence autour de lui, comment il « ordonne » ses périphéries (spatiales, culturelles, géopolitiques, économiques).

4° N'y a-t-il pas un *sens dominant de l'ensemble des fluidités*? Quel est le rôle des communications et de leur orientation dominante dans la constitution des espaces centrés?

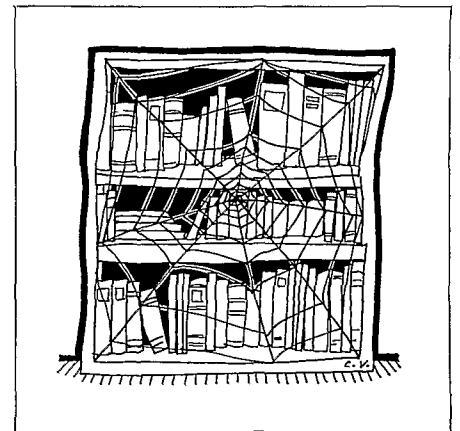
5° Quels sont les divers modes d'appropriation de l'espace? Comment leur conjugaison fait naître les centres de pouvoir? Comment se produisent et se reproduisent les espaces centrés? Quels sont les rapports entre l'espace centré et l'origine du pouvoir, puis l'exercice de ce pouvoir?

6° Quels sont les éléments que le centre *attire*? Savoirs, pouvoirs techniques, capitaux, emplois qualifiés, capacités culturelles, artistiques, informations, marchandises, etc. Résultats, effets négatifs sur les périphéries.

7° Quels sont les éléments que le centre *domine*? Les instruments à son service, les moyens en hommes et en capitaux, son pouvoir administratif sur sa zone.

8° Quels sont les rapports de forces qui naissent entre les centres dominants et les périphéries dominées? Quelle est la stratégie pour qu'un pouvoir se constitue un espace centré en sa faveur? Genres de conflits, de luttes entre les pouvoirs pour s'approprier l'espace centré? Les luttes des pouvoirs centraux dans leur zone d'influence et les réactions des groupes dominés.

9° Pourquoi les centres deviennent-ils de plus en plus encombrés dans leur temps aussi bien que dans leur espace? L'homme lui-même y est encombré. Par exemple : les voitures, la circulation, les stocks (des éditeurs, des bibliothèques, etc.), les



déchets, les centrales téléphoniques, les canalisations souterraines, l'espace aérien lui-même, etc. Les périphéries deviennent alors des lieux de stockage, puis des lieux de refuge.

Ceci nous amène à ajouter quelques mots à leur sujet.

Les périphéries

L'antonyme du centre est la périphérie, ce qui est autour du centre. Le vocabulaire de l'urbanisme traduit cette réalité qui n'est pas seulement spatiale, mais qui exprime un rapport de pouvoir et de dépendance. Les définitions sont parfois expressives d'une hiérarchie cachée dans les choses définies. LE ROBERT dit qu'un *faubourg* est en dehors (fors) du bourg; mais c'est cependant « la partie d'une ville qui déborde son enceinte, ses limites ». La banlieue, originairement, est le territoire d'une lieue autour d'une ville, sur lequel s'exerçait l'application du *ban*: celui-ci était la proclamation officielle, publique d'un ordre ou d'une défense. C'est toujours le centre qui exerce son pouvoir sur la banlieue et jamais le contraire.

Encore après la guerre de 1914, vers 1925, les familles de la banlieue parisienne ne pouvaient mettre leurs enfants dans le « Collège de la Ville de Paris » que si ces fils de banlieusards avaient une note supérieure à la moyenne qu'il fallait aux Parisiens pour y entrer. Du coup, cela créait une situation de faveur pour ces derniers. Le niveau intellectuel et le prestige du Collège s'accroissaient. Plus réputé, il pouvait avoir de meilleurs professeurs, etc.

Il y aurait là sans doute à étudier divers aspects du rapport de dépendance de toute périphérie par rapport à son centre :

1° Comment une redistribution des revenus et même de certains services ne touche pas à la structure du pouvoir toujours inégal. D'où la réaction *politique* des provinces qui se jugent défavorisées parce que *sans pouvoir réel*.

2° Comment les moyens de communication, en y incluant les mass-media, contribuent cependant à produire des effets de compensation dans le cadre de l'espace national.

3° Comment s'opère une progressive revalorisation de ce qui est hors d'atteinte des centres : banlieues résidentielles riches, résidences secondaires, espaces non peuplés. Cela par suite de l'encombrement, du congestionnement, de la pollution, de l'asphyxie progressive des centres. Comment là aussi se produit pour *l'ensemble*

des gens un phénomène de hippisme : *Les gens veulent émigrer hors du système institutionnel central.*

On pourrait étendre ce concept de périphérie aux divers espaces dont j'ai parlé plus haut (politique, socio-culturel, économique, etc.). Dans l'industrie, par exemple, quel que soit le régime, *le travail de l'homme est souvent périphérique à celui de la machine*. Celle-ci est le centre, l'homme la sert. Ainsi il est rejeté à la périphérie de cette machine et de son système productif.

De façon plus générale, au niveau socio-culturel de notre civilisation moderne, on peut se demander si la *raison totale de vivre* « convivialement » ensemble n'est pas rejetée à la périphérie de la *raison industrielle de travailler*.

L'homme périphérique au système est un homme dé-centré, en partie hors de son milieu de vie et donc ne s'appartenant plus totalement.

* * *

Une appropriation commune d'un espace de respiration humaine est à inventer. Elle suppose une lutte contre les pouvoirs d'accaparement de l'espace que nous avons laissé s'instaurer et qui nous font croire désormais qu'ils sont indispensables à notre survie. La culture n'est pas le résidu permanent de l'action des hommes comme le veut A. MOLE, mais la continue capacité de rendre les œuvres des hommes significatives de vérité sociale et de beauté. Il n'y a dès lors d'espace humain qui ne soit espace de bonne vie collective : la culture en est l'expression et non pas le résidu. Et les traces admirables qui en restent dans les sillons de l'histoire sont précisément capables de nous communiquer un enseignement actuel tel le beau Christ de Perpignan.

Cet espace de *juste* existence sociale, c'est cela l'oïkos, la demeure organisée des hommes. L'économie actuelle en est à l'opposé : chrématistique, technique de l'enrichissement plus que du bien vivre. Mais un oïkos volontairement aménagé devient ethos. Celui-ci désigne en effet la bonne manière de vivre, le séjour habi-

tué, la demeure des hommes rendue habitable. Le problème reste de savoir comment l'oïkos doit s'autostructurer, s'organiser librement pour devenir un ethos, trouver une signification reconnaissable par tous. Il y faut sans doute quelque pouvoir promu, reconnu et respecté, mais ce doit être un pouvoir humain provisoire, contrôlé et soutenu, qui puise sa légitimité dans un consensus général et un vouloir vivre ensemble.

Post-scriptum

En novembre 1973, j'ai communiqué une première rédaction de la seconde partie de l'article ci-dessus à M. Ivan ILLICH, auteur du livre sur la *convivialité*. De Guernavaca, Ivan ILLICH, voulait bien me répondre la lettre suivante que je me permets de citer ici, car elle apporte une idée fondamentale nouvelle par rapport à mon texte; je n'ai pas repris celui-ci en fonction de cette intuition. La « maîtrise » de l'espace temps d'une personne ou d'un groupe dépend de sa vitesse de communication et de sa capacité d'anticipation sur l'espace-temps des autres.

« Je trouve, me dit ILLICH, votre communication sur l'inégalité de pouvoirs et espaces dominés très instructive et complémentaire à ma propre pensée, à tel point que je me permettrais d'incorporer l'idée centrale dans la prochaine édition de mon texte sur l'énergie.

Votre intuition sur l'importance capitale du fait évident que tout centre demande une périphérie est brillante. Ce qui me surprend est le fait que vous ne concentriez pas votre analyse sur le facteur clef duquel dépend le champ auquel s'étend le pouvoir en question : il me semble propor-

tionnel à la vitesse de déplacement de personnes, choses et messages de cette société. Tout homme vit dans un biotopos et un bio-chronos : la relation entre son espace et son temps est le résultat de la force appliquée pour se déplacer (personnellement ou symboliquement). Autrement dit : de l'énergie disponible sur une certaine période de temps. Étant toujours désireux de simplifier les problèmes, votre communication me donne une excellente occasion de me confirmer dans mon hypothèse. »